

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Littérature et société

Michel Biron, *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau — Ferron — Ducharme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 324 p., 27,95 \$.

Jacques Allard, *Le roman du Québec. Histoire. Perspectives. Lectures*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 468 p., 29,95 \$.

François Ricard, *Introduction à l'oeuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, présentation de Anne-Marie Fortier, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2001, 200 p., 10 \$.

Michel Gaulin

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2001). Compte rendu de [Littérature et société / Michel Biron, *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau — Ferron — Ducharme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 324 p., 27,95 \$. / Jacques Allard, *Le roman du Québec. Histoire. Perspectives. Lectures*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 468 p., 29,95 \$. / François Ricard, *Introduction à l'oeuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, présentation de Anne-Marie Fortier, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2001, 200 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 46–47.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Michel Biron, *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau — Ferron — Ducharme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 324 p., 27,95 \$.

Jacques Allard, *Le roman du Québec. Histoire. Perspectives. Lectures*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 468 p., 29,95 \$.

François Ricard, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, présentation de Anne-Marie Fortier, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2001, 200 p., 10 \$.

Littérature et société

Des ouvrages qui font réfléchir sur le rôle de la littérature en tant que révélateur de la réalité sociale.



ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

C'EST MAINTENANT UN FAIT BIEN ÉTABLI que la littérature est pourvoyeuse de sens social, et que, produit — pour reprendre les célèbres catégories d'Hippolyte Taine — d'une « race », d'un milieu tant géographique que social, ainsi que d'un moment précis de l'histoire, elle peut, de concert avec d'autres disciplines, fournir un apport significatif à la reconstitution du portrait global d'une société. Avec une belle dextérité d'exécution, les deux ouvrages qui servent de principal point d'appui à la présente chronique en font l'un et l'autre une fois de plus la preuve.

L'expérience de la « liminarité »

Impossible, en quelques paragraphes, de rendre pleinement compte de toute la richesse du propos de Michel Biron dans *L'absence du maître*, premier titre d'une nouvelle collection qui, aux termes de son énoncé de mission, veut privilégier l'étude des « interactions de la culture et de la société ».

S'inspirant, entre autres, des travaux de l'anthropologue anglais Victor W. Turner et du sociologue allemand Norbert Elias, Biron s'intéresse ici à la figure de l'écrivain québécois en tant qu'être « hors institution » — soit qu'il rejette celle-ci ou en soit exclu, ou qu'il n'ait pu encore y accéder. D'où la notion de « liminarité » que Biron emprunte à Turner pour désigner cette situation d'inconfort, dont l'écrivain triomphe pourtant en se servant de l'écriture pour établir, en parallèle avec la société hiérarchisée, une nouvelle « *communitas* » à l'intérieur de

laquelle il pourra, en toute liberté, se réaliser

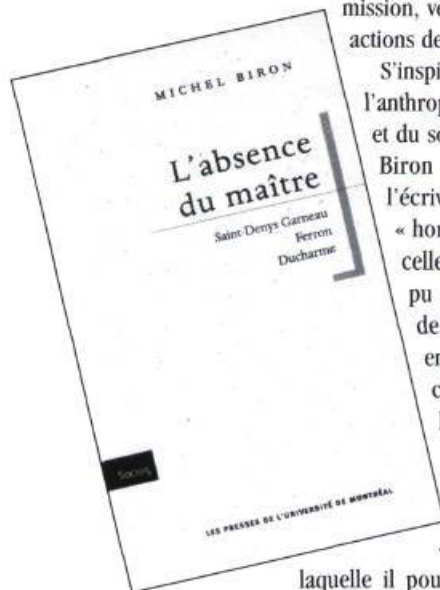
comme sujet. Cet état d'esprit serait, selon Biron, particulièrement caractéristique des littératures « excentrées », « condamnée[s] à s'inventer en faisant le deuil du centre » (p. 308). Tel est bien le cas de la littérature québécoise, cherchant à la fois à définir sa propre personnalité face au « centre » que représenta longtemps pour elle Paris et à s'institutionnaliser au sein d'une société où les valeurs de la culture eurent bien du mal à s'imposer.

Biron a choisi, pour illustrer son propos, trois écrivains — Saint-Denys Garneau, Jacques Ferron, Réjean Ducharme — qu'il considère comme exemplaires de la liminarité québécoise et dont l'aventure correspond à trois moments bien précis de l'histoire du Québec des quelque soixante-dix dernières années, soit le marasme des années trente, le renouveau suscité par la Révolution tranquille et l'entrée dans la postmodernité. Trois moments pour lesquels des revues, *La Relève*, *L'information médicale et paramédicale* et, à un degré moindre, *Parti pris* auront valeur de symbole.

« Lorsque Saint-Denys Garneau publie en 1937, fait observer Michel Biron, un des tout premiers recueils de poésie en vers libres (au Québec) », soit *Regards et jeux dans l'espace*, ces poèmes étaient « irrecevables parce qu'on ne savait pas comment les recevoir » (p. 19). Devant ce refus que lui oppose la société, le poète retire du commerce son livre pour trouver refuge contre sa solitude existentielle auprès de ses amis du groupe de *La Relève*, « mini-société constituée de "quatre ou cinq intimes" », explique Biron (p. 67) en reprenant le mot de Jean LeMoynes dans *Convergences*. C'est là qu'il trouvera sa véritable liberté d'homme en marge et que son écriture pourra enfin se donner libre cours, dans son journal d'abord, mais surtout, à partir du moment où il se retire de façon à peu près définitive dans la propriété familiale de Sainte-Catherine, dans la correspondance avec ces mêmes amis. C'est dans cette correspondance, dernier état de son écriture, que Michel Biron voit la véritable « configuration » d'écrivain de Garneau, au sens où Norbert Elias utilise ce mot, soit celui d'une chaîne d'interdépendance entre les individus.

Ce que *La Relève* avait fait pour Garneau, *L'information médicale et paramédicale* devait le faire pour Jacques Ferron, écrivain « marginal » s'il en fut, en lui permettant de s'imposer dans un genre liminaire lui-même, soit le conte. Au moment où Ferron commence à émerger à l'attention du milieu, la donne sociale a changé par rapport à ce qu'elle était dans les années trente et quarante. La culture est devenue bien présente et la liminarité doit en conséquence, pour faire admettre sa légitimité, se radicaliser. La « configuration épistolaire » qui était celle de Garneau devient chez Ferron (lui-même grand épistolier, comme on sait) celle d'un autre genre « intime », symbolisé par le rôle joué par la ligne téléphonique du médecin de famille dans *Cotnoir*. Il n'y a pas jusqu'au récit qui n'épouse dans sa forme même la liminarité, comme en témoigne *Cotnoir* encore, avec toutes ces « portes de côté » qu'empruntent divers personnages en apparence farfelus pour faire irruption dans la narration.

De la même façon que *Parti pris* représentait une brusque radicalisation du discours sur la société, l'œuvre de Réjean Ducharme représente une



nouvelle étape dans la radicalisation de la liminarité de l'écrivain et dans la revendication de son droit à cette mise à part. Semblable en cela à son personnage Mille Milles, Ducharme refuse de se laisser accoler l'étiquette d'« homme de lettres » pour ne se déclarer qu'homme. Il refuse péremptoirement, au dire de Biron, la clôture institutionnelle pour « joue[r] la littérature en tant qu'œuvre contre la littérature en tant qu'activité sociale » (p. 192).

Pareille vue à vol d'oiseau ne permet malheureusement pas d'extraire tout le suc que contient le propos de Biron, notamment dans ses analyses pénétrantes des textes. À ce sujet, j'ai préféré la stratégie que Biron adopte dans le cas de Garneau et de Ferron (analyse d'œuvres ou de textes clés) à celle retenue dans le cas de Ducharme, qui consiste à passer en revue tous les romans. Cette dernière façon de faire me paraît avoir pour effet de diluer quelque peu le propos et d'en réduire d'autant la portée. Mais ce n'est là, de ma part, qu'une réserve mineure sur un livre par ailleurs substantiel et important.

Une poétique du roman

Important et substantiel me paraît également le livre très personnel que Jacques Allard consacre au roman du Québec, envisagé sous l'angle socio-littéraire. Il s'agit d'un ouvrage qui regroupe certains textes plus anciens,

retravaillés pour la plupart, et d'autres, inédits, ce qui permet de donner une vue d'ensemble tant de l'évolution que des caractéristiques principales du genre.

Allard est un lecteur attentif, qui ne se laisse pas bercer uniquement par l'histoire racontée, mais qui tente de découvrir, à travers l'aménagement matériel du récit, le « programme narratif » de l'œuvre (p. 387). Aussi porte-t-il, par exemple, une attention particulière aux incipit et aux excipit, de même qu'au chapitre médian, où se trouve souvent la clé de

l'énigme. Mais sa curiosité ne se borne pas au texte imprimé. Elle se laisse séduire par tout ce que peut révéler le « péritexte », c'est-à-dire la couverture, le titre, les illustrations, qui eux aussi ont une histoire à raconter. Bref, Allard a de chaque œuvre à laquelle il s'intéresse une vision globale.

On prendra plaisir à relire ici, par exemple, les textes qu'il consacrait, il y a plusieurs années déjà, à *La Petite poule d'eau*, de Gabrielle Roy, ou au *Libraire*, de Bessette, et dont l'acuité de vision et d'interprétation ne me semble pas avoir été dépassée depuis. Et je ne saurais assez dire tout le bien que je pense de son texte (inédit) sur *Les anciens Canadiens*, qui va plus loin et plus profondément que tout ce que j'ai pu lire jusqu'ici sur l'astuce qui consistait, pour Philippe Aubert de Gaspé, à donner au personnage d'Arché des origines écossaises.

Le défi auquel font face des livres du genre de celui-ci, où l'on tente d'établir entre des textes disparates une continuité et une cohérence interne qu'ils n'étaient pas destinés à réaliser à l'origine est celui de dis-

simuler, dans toute la mesure du possible, l'hybridité de leur composition. Dans l'ensemble, Allard relève bien ce défi grâce à la méthode éprouvée de lecture qu'il a su se donner au cours des années.

Retour sur Gabrielle Roy

Quelques mots, *in fine*, pour saluer la réédition du livre que François Ricard consacrait en 1975, chez Fides, dans la collection « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », à l'œuvre de Gabrielle Roy, cet écrivain qui nous donna l'un de nos premiers grands romans sociaux, mais qui sut aussi, par un côté plus « personnel » de son œuvre, témoigner à sa façon de la liminarité ultime de tout destin d'écrivain. Avec le recul du temps, cette réédition permet de déceler déjà, chez un Ricard débutant, des signes de l'essayiste distingué qu'il était appelé à devenir.



Jacques Allard

Design graphique

ZIRVAL DESIGN

Imprimerie commerciale

ZIRVAL design G imprimerie
1830, rue Amherst, Montréal
(Québec) H2L 3L6

Tél.: [514] 525-3781